

particulier. De même, les méthodes de fouilles de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle expliquent le nombre réduit d'ostraca découverts à Oxyrhynchus et dans d'autres sites. Les préférences des éditeurs modernes pour un genre documentaire plutôt qu'un autre, ou pour un type de support, ou encore pour une langue, peuvent expliquer la surreprésentation d'une partie de la documentation. Enfin, des modifications dans les pratiques administratives d'une cité ou d'un village, ou dans la conservation des documents, peuvent aussi jouer un rôle. De lecture agréable et richement illustré, l'ouvrage de R.S. Bagnall constitue une véritable leçon de méthodologie sur la manière d'interpréter les sources historiques, et sera utile à tous ceux qui s'intéressent à l'écrit, ainsi qu'à sa fonction, dans les sociétés antiques. Il démontre une fois de plus que, d'Alexandre le Grand à la conquête arabe, l'Égypte ne peut être étudiée séparément du reste de la Méditerranée orientale.

Antonio RICCIARDETTO

Jennifer A. BAIRD & Claire TAYLOR (Ed.), *Ancient Graffiti in Context*. Londres, Routledge, 2011. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XIV-243 p., 7 pl., 25 fig. (ROUTLEDGE STUDIES IN ANCIENT HISTORY, 2). Prix : 70 £. ISBN 978-0-415-87889-0.

Un regain d'intérêt pour les graffiti et l'instrumentum se traduit par de nombreux colloques et études et on n'hésite plus à publier des listes de graffiti sur matériel dans les rapports archéologiques, même si on ne peut pas les lire, et encore moins les interpréter correctement. Que l'on n'y voie pas de ma part une réticence. Les graffiti avant ou après cuisson et les dipinti sur poterie constituent des documents de première importance en histoire économique. Dans le présent workshop organisé par l'Université de Leicester en 2008, il est peu question d'instrumentum, mais des graffiti au sens le plus large du terme. Il s'agit de « compare different types of graffiti on a variety of surfaces from a range of sites across the ancient mediterranean et to explore the usefulness of modern parallels ». C'est en « contextualising this material that we see its value as evidence for the ancient world ». Donc un point de vue comparatif très large, très ouvert dans l'espace, le temps et les supports, agrémenté de nombreuses interrogations épistémologiques et historiographiques sur la définition même du graffiti, son statut par rapport aux autres formes d'expression écrite. Le fonctionnement du graffiti est totalement différent sur un mur de maison close de Pompéi et dans un sanctuaire, sur une paroi de carrière de pierre et sous le pied d'un lécythe, à tel point qu'on pourrait se demander si l'objectif est bien cohérent et pertinent. C'est le contexte qui crée l'intérêt, pas le fait d'une cursive rapide gravée sur un support inhabituel. Ce qui explique sans doute que les intervenants s'intéressent beaucoup à l'acte et à l'auteur du texte, au potentiel socio-psychologique sous-jacent. De l'acte de dévotion au cri de défi ou au signe de reconnaissance, il y a place en effet pour beaucoup de questionnements, sur le moi et le sens de l'interpellation, qu'il ne faut pas voir comme une opposition à un ordre établi mais plus souvent comme une adhésion, ni non plus comme une transgression. Les contributions sont des *case studies* où les éditeurs tentent de percevoir, dans une intéressante introduction, un fil conducteur, ou des éléments de convergence. Sont proposés les graffiti de la Casa dei Quattro Stili comme modes de communication ; le réexamen du corpus de Dura Europos très varié avec une dominante militaire et culturelle, mais peut-on vraiment parler de graffiti

quand il s'agit d'une belle écriture normalisée et calibrée sur une surface rocheuse préparée en *tabula ansata* ; la recherche de paramètres d'identification d'enfants en Campanie sur la base d'éléments cognitifs, mais la naïveté et la maladresse sont-elles nécessairement le fait de l'enfant ? ; les marques de carrières comme forme de diffusion de la culture épigraphique en Attique ; le graffiti politique sous le Principat ; une longue analyse de deux lettres gravées sous le pied d'un lécythe, mais est-ce vraiment autre chose qu'une marque de propriété ? ; les dévotions et bien d'autres choses dans le temple d'El Kanais ; la catégorisation des graffiti à Rome et en Campanie, où l'on trouverait un « coherent narrative sens » lié à la mémoire et à l'histoire de l'individu ; et Aphrodisias, où le corpus important et varié est révélateur de quelque chose qui est commun aux graffiti, et différent des autres catégories documentaires, « the thoughts and feelings of people, about whom the literary sources are often silent ». Le potentiel de l'étude des graffiti est considérable, mais « their study is difficult and challenging ».

Georges RAEPSAET

Mireille CORBIER et Jean-Pierre GUILHEMBET (Éd.), *L'écriture dans la maison romaine*. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 426 p., nombr. ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7018-0314-2.

Le point de vue développé dans cet ouvrage collectif est un peu différent que celui auquel on penserait d'abord : l'écriture dans la maison romaine, ce sont toutes les formes que peut prendre l'écrit, aussi bien dans les activités officielles et publiques, que dans le quotidien de la vie privée. Ce dernier aspect, en fait, est même le moins représenté, un seul article (de M. Cullin et S. Dardaine) plutôt sommaire et à la bibliographie minimale traitant des graffiti, des marques de propriété, des pesons, des bagues alors que R. Frei-Stolba s'attache plus en détail aux étiquettes en plomb à l'intérêt commercial étonnant. Ce n'est donc pas pour les menues inscriptions qui sont aujourd'hui au cœur de nombreuses recherches et qui ont été montrées comme des indices importants du juridisme qui préside aux activités économiques, qu'il faut ouvrir le volume. D'autres usages de l'écriture, plus monumentaux, sont ici valorisés, d'abord les méthodes d'identification des propriétaires des *domus* urbaines de Rome, principalement les inscriptions honorifiques et dédicaces religieuses, par un des éditeurs, J.-P. Guilhembet. J'y aurais attendu les fistules de la distribution d'eau, malgré la polémique sur leur signification, ou les « bolli laterizi » si riches d'informations en tout genre. Dans la suite logique, on lira la courte étude de M.T. Boatwright sur les *elogia* des *Volusi Saturnini* dans leur grande demeure de *Lucus Feroniae*. Toujours dans le domaine de la pierre, F. Pesando décrit les différentes marques des carriers et constructeurs sur les maisons des cités du Vésuve. Modifiant complètement l'angle d'attaque, I. Fauduet répertorie brièvement les différentes catégories d'écrits qui, dans une maison, peuvent être associés aux divinités et à la religion, autels mais aussi laraires, peintures, mosaïques et graffiti muraux. Dans la foulée R.S.O. Tomlin envisage les tablettes magiques de Grande-Bretagne tandis que S. Follet étudie de manière critique la sphère « magique » d'Athènes (*IG II² 2787*) qui a déjà suscité beaucoup d'attention tout en demeurant fort mystérieuse. L'éclairage suivant est celui de la maison en tant que « lieu de mémoire » où tout d'abord C. Badel et P. Le Roux